

Chers amis,



Le témoignage que je vais vous donner sur mon service à Kolkata ne veut être qu'une action de grâce pour l'œuvre que Mère Teresa a accompli à Kolkata, et qu'elle continue d'accomplir dans le monde entier.

L'œuvre de Mère Térésa, il est nécessaire de le dire avec grande simplicité et dans un regard de foi, n'est pas avant tout une œuvre humanitaire, ou sociale, bien qu'elle le soit à un degré éminent, reconnue par l'Inde et par le monde entier, mais avant tout, une œuvre missionnaire faite au nom de l'Amour Miséricordieux du Seigneur qui a toujours su se pencher sur les pauvres, les démunis, les exclus.

Mère Teresa a reçu cet appel le 10 septembre 1946 dans le train qui, de Kolkata la conduisait à Darjeeling (dans les contreforts de l'Himalaya) ; “ Viens, sois ma lumière ! ”. “ J'ai soif ! ”. Cette parole, avec insistance, lui sera dite à plusieurs reprises, et après d'héroïques combats éprouvant sa foi et sa patience, l'Église finira par reconnaître sa mission. Tel fut l'œuvre de la sœur de Kolkata : répondre à “la soif de Jésus”. Au cœur même de sa relation intime à Dieu, il y avait le cri de Jésus sur la croix “J'ai soif”. “Étanter la soif d'amour et des âmes de Jésus, en union avec Marie,

la mère de Jésus”, disait le pape Jean-Paul II, était devenu l'unique objectif de l'existence de Mère Teresa et la force intérieure qui la faisait se dépasser elle-même et aller en toute hâte à travers le monde oeuvrer pour le salut et la sanctification des plus pauvres d'entre les pauvres.

Sa première fondation fut Kalighat, le mouiroir. Et bientôt suivirent d'autres fondations, toutes au service des plus pauvres parmi les pauvres, lépreux, handicapés mentaux et physique, vieillards sans ressources, indigents à l'article de la mort, enfants abandonnés, tuberculeux, enfants des rues, sans famille ni soutien.

Alors sortit de terre dans le vacarme infernal de la vie une véritable floraison de maisons pour les pauvres :

- Sishu bavan : la maison des enfants abandonnés
- Prem-dan : don d'amour
- Titagart : la maison des lépreux
- Shanti dan : don de paix
- Nabo jibon : vie nouvelle
- Barvipur, Nirmal Hidray : le coeur pur de Barvipur
- Jesus bavan : la maison de Jésus.

Vous remarquerez le nom benghali de ces maisons, choisi par Mère Teresa qu'elle jugeait un “don de Dieu”.

Toutes ces maisons, comme des satellites, rayonnent dans la ville à partir de la maison où se trouve le tombeau de la Sainte. C'est là, que tous les matins à 5h30, nous célébrons Laudes, suivies de l'Eucharistie, puis, chacun, chacune, selon sa mission confiée par les sœurs, rejoint l'une ou l'autre de ces maisons, pour y servir.

Les sœurs et les frères ont un champ d'action dans les slums (les bidonvilles), où ils rencontrent les plus pauvres dans “ leurs trous obscurs” (leurs logis misérables). C'est là, dans ces trous obscurs, que Jésus invite Mère Teresa à le rejoindre : “Tu seras ma lumière dans le trou obscur, dit Jésus à Teresa”. “ je ne peux pas y aller seul, ils ne me connaissent pas. Porte-moi avec toi en eux. Comme je désire entrer dans leur trou, leur maison sombre et misérable... ! viens, sois pour eux ma lumière.

Ces paroles résonnèrent dans le cœur de Mère Teresa jusqu'à la fin de sa vie.

Durant mon service à Kolkata, je n'ai pas eu l'occasion de visiter toutes ces maisons. Je n'en ai visité que trois, où j'ai travaillé.



Titagard, la maison des lépreux

À trois quart d'heure de bus de la maison mère, dans un lieu quelque peu insalubre, bâtie le long d'une voie ferrée, à proximité d'un bidonville, Titagard, la maison des lépreux. C'est une longue bâtisse où vivent de manière "quasi" autonome plus de 300 lépreux, hommes et femmes. Autonomes, oui, car ici, à Titagard, ce sont eux qui font rouler l'entreprise. On y tisse la laine à l'aide de métiers à tisser manuels, selon la plus pure tradition hindoue. On file des pelotes à l'aide de quenouilles et l'on confectionne ainsi tous les saris que portent les religieuses de l'ordre, dans les 200 communautés réparties dans le pays. On y cultive des potagers, des vergers, un vivier rempli de poissons comestibles, un atelier de prothèses pour les membres infirmes des lépreux ; on y cultive des jardins remplis de fleurs et de plantes aromatiques.



La première impression que j'ai eue est celle d'un kibboutz. L'esprit qui rayonne de tous ces lépreux est sans doute un des plus beaux exemples de ce que la charité peut opérer chez les pauvres : la liberté. La maison est tenue par les frères de Mère Teresa. Ils ne reçoivent aucune subvention, ils ne vivent que de dons.

Ici, les pauvres sont libres. Ils travaillent de leurs mains. Mains amputées le plus souvent par la lèpre, mais cela ne les

empêche pas de travailler avec autant de zèle qu'un ouvrier sans handicap. Les frères, selon leurs moyens, les rémunèrent mensuellement. Tout ouvrier mérite son salaire et les saris qu'ils confectionnent sont la gloire de leur industrie. Ici, à Titagard, la joie rayonne et vous fait oublier la lèpre qu'ils assument avec dignité, forts qu'ils sont de participer à un travail qui les valorise.

Titagard est l'expérience d'une réussite sociale peu commune ! Un exemple qui devrait, à long terme interroger les entreprises locales... mais ce sont des lépreux... et on ne les approche encore qu'avec réserve.

À l'autre extrémité de Kolkata, de l'autre côté du Hoogly, dans un quartier très populaire, le quartier de Kadam Kala, la maison de Nabo-jibon "vie nouvelle".

Là, des handicapés sévères, hommes et enfants. Dès qu'ils franchissent le seuil de la maison, conduits par un tiers, où trouvés moribond dans la rue, ils sont chez eux, et ils demeurent toute leur vie, de l'enfance à l'âge adulte, jusqu'à leur mort. La maison à 35 ans d'existence, elle est tenue par les frères de Mère Teresa.

La compassion qui règne dans cette maison, la douceur et la beauté qui rayonnent de tous ces pauvres, est indescriptible. Ce lieu vous saisit et vous interpelle à l'extrême. Il fait tomber tous vos préjugés et vous ouvre les yeux sur l'urgence de la Miséricorde. Les pauvres tendent leurs mains et vous appellent, vous prenant par votre vêtement et vous attirent à eux pour partager un moment de vie.

Ce lieu vous fait pleurer de reconnaissance, de la joie de savoir, de constater que tous ces êtres difformes, handicapés à l'extrême, sont aimés, reconnus, soignés, accompagnés tous les jours de leur vie. Ils sont ici, chez eux, dans un espace de liberté qui leur appartient, où ils existent pour toujours. Pour toujours, oui... Les frères ont acheté un terrain en friche qu'ils ont soigneusement aménagé au cimetière pour enterrer les résidents de confession chrétienne. Les autres, hindous ou musulmans, suivent le rite propre à leur funérailles. Tout ici est respect des différences, jusque dans la mort. "Vie nouvelle", Nabo jibom, c'est le nom de cette maison. Ce que j'ai vécu là est difficile à exprimer. Mais je puis vous assurer qu'en les soignant, les approchant, moi, l'ancien sacristain de Notre-Dame, j'avais la certitude de porter dans mes mains le ciboire que je portais quotidiennement au tabernacle. Et cette parole de Mère Teresa me le confirmait : "le privilège que nous avons de l'adorer chaque jour est l'un de ses plus grands dons. Si vous avez un cœur pur, vous pourrez toujours voir ce lien merveilleux entre le pain de vie et le corps brisé du Christ dans le sang".

C'est aussi là, à Nabi jibom, que les frères reçoivent tous les dimanches les **children's street**, les enfants des rues pour lesquels Mère Teresa avait une grande compassion. Ce sont des gosses son domicile, sans famille, livrés à eux-mêmes, perdus dans les rues, à la merci de la mafia locale.



Ils survivent comme ils peuvent. On les voit souvent chanter et danser dans le bus, le métro, dans les rues, quémandant quelques roupies. Ça rit, ça chante, ça tourbillonne, ça explose de vie !

Tous les dimanches, ils viennent chez les frères (ils sont plus de 200 !). Les frères ont aménagé pour eux un jardin spacieux avec des balançoires, des tourniquets, des toboggans, des bacs de sable, un terrain de foot. Et toute la journée c'est une explosion de vie qui rayonne dans toute la maison. Leur linge est lavé et il leur en est donné des neufs si besoin. Puis ils mangent à satiété du riz, des légumes, du poisson ou du poulet, des fruits, des gâteaux. C'est une bouffée de bonheur dont se réjouissent tous les pensionnaires. Et de dimanche en dimanche ils se le disent entre eux et ramène des copains. Là encore, les frères ne reçoivent aucune subvention. Ils ne vivent que de dons. L'œuvre voudrait se répandre car des gosses des rues, cela ne manque pas à Kolkata.

Inquiétés par la mafia locale qui est malheureusement bien implantée dans cette ville, ces enfants sont la proie facile d'expérimentations que l'esprit humain à peine à imaginer. Ces enfants, quand ils n'ont pas de famille, passent leur temps à chercher de la nourriture pour survivre, rivalisant ainsi avec les chiens, les rats, les corbeaux, les vautours qui dès l'aube les devancent dans les zones de détrit. Ils n'ont rien, que les rues, les trottoirs, livrés à eux-mêmes sans protection. Les plus chanceux s'en sortent comme ils peuvent. Les autres, souvent kidnappés, sont vendus quelque part dans le golfe persique. D'autres sont séquestrés dans des maisons de passe. D'autres mutilés pour mieux apitoyer la foule au profit des racketteurs. D'autres sont retrouvés dans des bennes à ordures, méticuleusement charcutés par des chirurgiens qui leur ont prélevé des organes vitaux, avec une grande compétence professionnelle. D'autres sont initiés à devenir des truands. D'autres encore vendent leur sang pour quelques roupies. Pour les plus malades, la possibilité de vendre leur squelette leur est proposée. Et quand ils viennent à mourir, après les avoir soigneusement dépecés, des organisations vendent leurs ossements pour des recherches médicales, en Amérique, en Europe, ou en Australie. "L'idée d'acheter un être humain sur pied, comme on achète un animal de boucherie, afin de s'assurer, à sa mort, de la disposition de ses os", dit Daniel Lapierre, reste



quelque chose d'aussi diabolique qu'ingénieux. Elle permet de constituer des stocks illimités. Kolkata ne manque ni de pauvres ni de moribonds.... Des règlements administratifs précis codifiaient dernièrement l'exercice de ce commerce : " l'exportation des squelettes, et os humains, est autorisée sur la fourniture d'un certificat d'origine des cadavres, signé par un officier de police, d'un rang au moins égal à celui d'un commissaire". "Ces os ne peuvent être exportés qu'à des fins d'études ou de recherches médicales". Cependant, le règlement stipule que ces exportations peuvent être effectuées " pour d'autres motifs après examen, cas par cas". Marché très florissant qui rapporte actuellement de grosses sommes d'argent. Tous ces trafics sont organisés par de puissantes organisations, où trempent pour la plupart des politiciens véreux. Quant aux femmes les plus vulnérables des Slums, ce sont leurs fœtus qui sont convoités. Ces fœtus sont envoyés par avion en Europe et en Amérique pour des travaux scientifiques ou pour la fabrication de produits de rajeunissement proposés à des clientèles fortunées.

Le tableau que je vous décris là est peu réjouissant, certes, mais je pense qu'il était nécessaire de vous tenir informés de cette situation.

Nous allons maintenant nous arrêter quelques minutes dans la maison où j'ai travaillé le plus longtemps : Kalighat

À l'époque de Mère Teresa, Kalighat était à proprement parler un mouiroir. Mais fort heureusement les choses ont évolué depuis, et l'on reçoit non seulement des mourants, mais aussi des malades graves sans ressources. La maison fut inaugurée le jour de la fête du Coeur Immaculé de Marie, le 22 août 1952, et consacrée par l'archevêque de Kolkata. Elle reçut le nom de "Nirmal Hriday", que lui donna Mère Teresa, c'est-à-dire " cœur pur". Cette maison était une ancienne annexe du temple de Kali que la municipalité céda à Mère Teresa pour recevoir les mourants. De là le nom de Kalighat : mais c'est sous le vocable de "Nirmal Hriday" que nous la connaissons aujourd'hui.

Que dire de ce lieu ? Comment exprimer la joie mystérieuse qui en rayonne ? Mère Teresa appelait cette première fondation " la maison au trésor !" Et c'est bien un trésor que cette maison recèle, un trésor inestimable qui n'est autre que le trésor même de l'Église, à savoir "les pauvres".

Ici, les pauvres que l'on reçoit, ou que l'on y conduit, sont au-dessous du seuil de toute misère concevable. Par respect pour eux, je ne vous parlerai pas de l'état dans lequel nous les recevons, mais je puis vous affirmer que cela dépasse toute imagination je vous donnerai seulement un témoignage, celui de " l'homme aux sourires". Il sera ainsi le représentant de tous les autres, ici au Nirmal Hriday et d'autres maisons de Kolkata.



Quand il est arrivé, porté par deux jeunes, il n'avait que la peau sur les os, 30 ans à peine, vêtu de haillons, couvert de vermine ; des plaies béantes aux jambes, purulentes, laissaient apparaître les os grouillants d'asticots. L'odeur que le pauvre dégageait était à peine soutenable.

Nous l'avons accueilli, lavé, soigné, revêtu d'habits propres, et avons désinfecté et pansé ses plaies... cela faisait peut-être pour lui bien longtemps qu'il n'avait pas été l'objet d'une telle compassion. Il se sentait reconnu, aimé, accueilli dans sa misère que nous prenions à bras le corps. "Comment vous appelez-vous ?" lui demandions nous. Mais

l'homme ne répondait pas, il nous regardait, l'air étonné et esquissait à peine un sourire... Son nom il l'avait oublié. Nous répétions avec douceur : "Apnar nam ki ?" Son regard s'illumine, il existe, on lui demande son nom, il est "quelqu'un !" Il sourit et ému, nous bénit à la manière hindoue, en joignant les mains... mais son nom... il lui faudra du temps pour le retrouver... si il le retrouve !

Pour l'heure il a un lit, il mange, on le soigne, il sait qu'il est aimé. "N'est-il pas un trésor dans cette maison aux trésors ?" "Shanti té tako !" Nous dit-il faiblement, c'est-à-dire " la paix soit sur vous !". "Quand les pauvres nous bénissent, nous ne pouvons que nous mettre à genoux, car c'est Dieu lui-même qui nous bénit, par eux et à travers eux dans les plaies glorieuses de Jésus par laquelle nous sommes guéris".

Il a bien fallu une semaine pour qu'il retrouve son nom. Et quand il a retrouvé, nous avons tous applaudi en lui serrant les mains. Heureux avec lui, d'assister à sa renaissance. Il s'appelait 'OUFAN', et depuis qu'il a prononcé son nom, il ne cesse de sourire. Ses plaies guérissent petit à petit, mais il reste très affaibli. Quand il est arrivé, nous pensions qu'il allait mourir, le jour même... Et le voici heureux qui sourit, les yeux beignés de bonheur.

Je ne peux pas vous dire que c'est tous les jours comme ça a 'Nirmal Hriday'. Non je mentirais. Mais c'est le plus souvent comme ça, dans cette 'maison aux trésors' comme l'appelait Mère Teresa dans l'intuition profonde de son coeur, dans ce havre de paix, où siège à l'entrée, une petite vierge qui nous accueille "le visage de 'Nirmal Hriday', "LaVierge au coeur pur".

N'est-elle pas, Marie, la trésorière du 'Maharaja du Ciel', du grand Roi, qui répand les trésors de son Coeur Sacré sur les pauvres et sur tous sa miséricorde ?

Le message de Mère Teresa

Ainsi, s'il en était besoin, vous comprendrez mieux pourquoi l'Inde tout entière a rendu à Mère Teresa lors de ses funérailles, les mêmes honneurs que ceux rendus au Mahatma Gandhi. Voici une parole, courte, synthétique de Gandhi, quand on lui demandait quel était l'objectif de son oeuvre et l'esprit qui l'animait. "Mon credo, disait-il, c'est servir Dieu et par conséquent, servir l'humanité". N'est-ce pas là ce qu'a réalisé Mère Teresa au nom du Christ, pour l'Église et pour le monde.

Son secret était simple. Elle a permis à Jésus de prendre totalement possession de sa vie, de telle sorte qu'il puisse agir en elle et à travers elle. "Tout pour Jésus, par Marie, disait-elle, en faisant de petites choses avec un grand amour".

Et sans doute, c'est ce que cette Sainte veut nous dire, aujourd'hui, dans le quotidien de nos vies, là où nous sommes plantés : "Faire de petites choses avec grand amour". Accomplir l'oeuvre de la miséricorde à laquelle le Pape nous convie cette année.



